

ERIC ROUX-FONTAINE

Pareilles à des souvenirs recomposés ou à des rêves, les peintures d'Éric Roux-Fontaine ont des dehors d'hallucinations lysergiques, une beauté sensuelle confinant au délire de fusion avec la Nature. Hommes en apesanteur, tourbillons de papillons multicolores virevoltants, essor végétal infini : l'univers esthétique du peintre est tout entier habité par une adhésion inconditionnelle à la vie.

En deçà, à la racine, il y a une force vitale qui mêle à la nostalgie la révolte. Bien entendu Éric Roux-Fontaine n'est pas hermétique aux angoisses d'un début de XXI^e siècle qui saccage la vie même – le hasard, le sauvage, l'incontrôlable. Et bien sûr, comme beaucoup, il sait d'intuition que rien ne mettra fin à l'hybris d'une Sainte Croissante qui réduit le monde et la nature à des « ressources ». Mais, si ses *visions peintes* présentent une nature qui aurait enseveli la civilisation prométhéenne et ses spectacles, c'est sans morbidité, car au profit plutôt d'une féerie qui toujours convoque une harmonie d'Éden ou d'Arcadie entre hommes, bêtes et plantes. Son imaginaire n'ambitionne ni le « commentaire du monde » pseudo-engagé – souvent si plat –, ni la fantaisie ténébreuse d'un monde post- « effondrement ». Refusant de laisser cours à la destructivité dont le temps présent est saturé, sa peinture rêve un monde où l'homme, libéré de l'emprise de ce que Jacques Ellul nommait « système technicien », retrouverait le sens de la beauté, de la nature, de la vie – tragique, précieuse, fragile.

Une peinture de *l'espérance*, non par naïveté et ignorance de la calamité généralisée qui se joue sur tous les fronts où le capital mène la guerre au vivant – et notamment les forêts tropicales, qu'il aime tant et dont son art est pénétré – mais *en connaissance de cause, envers et contre tout*. Au rebours du mirage imbécile de « l'innovation » étrécissant le monde et le sensible, il peint patiemment des forêts liquides sans fond, accueillantes, comme enluminées de lucioles, un contre-monde de paix verte, aux couleurs irréelles de beauté, strié de rais de lumière tombant dans l'ombre végétale, où des troncs sinuent sans fin vers le ciel – un déluge de beauté sans fin où même l'étrange est hospitalier. Contre le complexe *mortifère* de toute-puissance qui emporte le monde et les ravages sans nombre du technocapitalisme – vitesse, instantané, plaisirs sans effort ni mérite –, non seulement les visions d'Éric Roux-Fontaine disent un refus, mais elles convoquent ce qui nous humanise : l'imagination, la contemplation exigeant la lenteur, le silence, la présence à soi et la beauté surtout, que le monde de l'art contemporain a comme congédié – trésors sans prix que le

totalitarisme technologique corrode chaque jour davantage.

Sans posture ni exhibitionnisme, révolte et nostalgie sont sous-jacents à ce culte personnel à la beauté reconduit de toile en toile. « *La nostalgie [...] sauvegarde l'idée que l'horreur, l'injustice et le désastre ne sont pas le dernier mot de ce qui arrive dans le monde, mais qu'il existe ce que Horkheimer appelle un "Autre" [...], écrit le philosophe Renaud Garcia. Elle appelle, sur fond d'images émouvantes gardées en mémoire, à dénoncer et à réparer les injustices et les aberrations au plus proche, à même la vie quotidienne. Mais aussi à se tenir droit et à tenter de faire ce que l'on tient pour vrai et bon.* » À rester humain, digne, même dans la catastrophe et le pessimisme lucide.

Appel poétique à retrouver le sens du temps, à restaurer une sensibilité mutilée par le perpétuel excès de sollicitations qui nous envahit jusque dans l'intime, à aimer le monde et le *regarder et le sentir*, l'art d'Éric Roux-Fontaine, pour citer Albert Camus, restaure « *un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir* ».

Mikaël Faujour